

lisation des résultats des recherches archéologiques récentes de l'Agora d'Athènes pour la reconstitution d'une lutte politique centrée désormais sur l'assemblée populaire nous semble convaincante; il y a seulement le problème de savoir si à cette forme de lutte politique correspond toujours l'antique rivalité des factions, si c'est une lutte dominée par les problèmes de la défense, ou bien si elle comporte déjà une dimension programmatique préfigurant celle de l'après-guerre.

Il nous semble difficile de répondre pour l'instant à cette question. Quoiqu'il en soit, ce chapitre nous semble démontrer ce que la recherche de Franco Ghinatti aurait pu donner comme résultats si chaque fois — comme c'est le cas ici — les problèmes soulevés par l'étude auraient touché la problématique réelle de l'histoire d'Athènes. Car, se demander si les hétairies (l'auteur préfère nettement le terme d'Hérodote, *staseis*; pour notre part, nous ne voudrions pas renoncer aux connotations archaïques de l'« hétairie », qui est aussi le terme le plus ancien) des VII^e et VI^e siècles étaient constituées de la même manière que les clubs oligarchiques de l'époque de la guerre du Péloponnèse et avaient le même contenu stric-

tement politique est, à notre avis, soulever un faux problème. On parvient ainsi tout au plus à savoir ce qu'il n'y a pas, mais on n'arrive pas du même coup à définir les formes très complexes des conflits politiques et leurs motivations profondes.

Mais la même question peut se poser dès qu'il y a dans la vie d'Athènes une sphère nettement *politique*, délimitée par rapport aux problèmes économiques, sociaux, religieux, etc.; après Clisthène, une telle question est pertinente et les résultats mêmes de la recherche de Ghinatti le démontrent parfaitement.

Ces quelques remarques critiques ne sauraient nullement diminuer le mérite, considérable, d'un mémoire qui s'attaque, avec beaucoup d'érudition, de passion et de patience à quelques-uns des thèmes les plus discutés de la recherche historique contemporaine. Il serait d'ailleurs difficile, sinon impossible, de ne pas soulever des discussions en cette matière tant discutée, et ce n'est pas l'une des moindres qualités de ce livre que de donner lieu à des échanges de vues toujours fructueux.

Zoe Petre

LAJOS BALLA. TERÉZIA P. BUOCZ. ZOLTÁN KÁDÁR. ANDRÁS MÓCSY und TIHAMÉR SZENTLÉLEKY. *Die römischen Steindenkmäler von Savaria*, herausgegeben von András Mócsy und Tihamér Szentléleky, Budapest, Editions de l'Académie, 1971, 144 p., 191 pl. et 3 cartes.

Les monuments romains de Savaria sont entrés depuis plusieurs siècles dans la recherche archéologique. L'intérêt pour ces pièces s'était manifesté déjà pendant la Renaissance, lorsque Peter Ransanus (Ranzano) et Bonfini, de la cour du roi Matthias Corvinus, et Lazius, de l'Université de Vienne, en publiaient certains exemplaires. Depuis, la recherche de ces monuments n'a cessé de se développer. En 1791 parut une histoire de cette ville due au professeur I. Schoenvisner, de l'Université de Pest. Après la visite de Th. Mommsen à Szombathely, Vilmos Lipp commença la publication systématique des monuments en pierre (1873), après la constitution de l'association archéologique du comitat de Vas. Le premier lapidaire moderne fut errigé en 1938, au sous-sol du Musée, suivi par la parution de son guide (*Lapidarium Savariense*), due à Jardányi-Paulovics en 1943. Après la découverte de l'Iseum, le nombre des pièces s'est accru rapidement. Les monuments mis au jour dans les ruines du sanctuaire ont été laissés sur place, dans le jardin archéologique, les autres furent transportés au Musée du site.

Le livre sur les monuments en pierre de Savaria comprend une des plus importantes collections de Pan-

nonie, sinon la plus importante. Il contient également les documents apparus dans l'*ager Savariensis*. Il est divisé en deux parties. Les trois premiers chapitres brossent le tableau de la vie historique, sociale et religieuse de la ville. Le quatrième représente la publication proprement dite des matériaux: l'étude sur la sculpture et l'art de la taille de la pierre, suivie du catalogue.

L'art sculptural a connu deux grandes étapes à Savaria. Une première, qui a pris fin lors des guerres marcomaniques, une seconde depuis la fin du II^e siècle de n.è. La première tire ses origines du style flavien, la seconde est en rapport avec l'art de l'époque des Antonins et des Sévères. Les documents les plus importants de la première période sont évidemment les fragments de la triade capitoline, datés de la fin du I^{er} siècle de n.è. — commencement du II^e siècle de n.è. Les proportions colossales de ces pièces n'ont pas encore de pareilles, ni dans les autres provinces impériales, ni à Rome même. Une autre pièce importante est l'hexagone, apparenté quant au style à l'art romain classique du premier quart du II^e siècle de n.è. Parmi les monuments votifs il faut citer aussi le portrait monumental d'Aelius Caesar. Tous ces monuments appartiennent à l'art officiel. Bien

que produits à Savaria même, ils ne portent guère les traces du goût provincial.

Le matériau le plus riche est fourni pourtant par la plastique funéraire. Les plus anciennes stèles funéraires de Savaria, de la seconde moitié du I^{er} siècle, sont les pièces à fronton triangulaire en bas-relief, à cadre simple, sans décoration. La diffusion de ce schéma décoratif serait due, selon Zoltan Kádár, à la voie de l'ambre. Il faut pourtant noter que les stèles du même type étaient produites aussi en Mésie inférieure (Novae), dans des centres spécialisés comme Oescus. On peut les suivre même en Scythie mineure, bien qu'on ne saurait y indiquer, à l'heure actuelle, un centre de production. Les pièces de Mésie inférieure font leur apparition déjà vers le milieu du I^{er} siècle de n.è., presque en même temps qu'à Savaria. Elles continuent d'être présentes au II^e et même au III^e siècle de n.è. Une variante typologique est représentée par les stèles au champ de l'inscription encadré de colonnes, décorées à moitié ou entièrement, que l'auteur considère spécifiques au Norique et à la Pannonie. Remarquons pourtant la présence assez fréquente de telles pièces en Mésie supérieure (Aureus Mons, Singidunum, Viminacium) et sporadique en Mésie inférieure. Il nous semble donc que la diffusion de ce type de stèle funéraire et de ses variantes s'explique plutôt par le limes même que par la voie de l'ambre, excessivement mise en relief par l'auteur.

Une autre série de monuments est représentée par les pièces ayant entre le fronton en bas-relief et le champ de l'inscription un autre élément formel : le champ du relief. Elles constituent probablement un

groupe à part, diffusé également en Mésie supérieure, en Dacie inférieure, en Mésie inférieure (surtout en Dobroudja). En Mésie supérieure et en Pannonie l'élément architectonique y est plus développé et les champs encadrés de colonnes ou de pilastres.

Un élément formel fréquent à Savaria est le champ décoratif situé sous le champ de l'inscription. Il apparaît souvent en Mésie supérieure (Ratiaria), tout en manquant en Mésie inférieure.

La présence de certains éléments formels tant à Savaria que dans les régions du Bas-Danube témoigne des rapports artistiques entre ces contrées, l'Europe centrale et l'Italie du Nord. De ce point de vue, la collection de Savaria représente un relais important pour la connaissance des origines de l'art provincial dans les pays danubiens.

À l'encontre de l'aspect formel, la thématique des monuments funéraires semble nettement différente de celle de la Mésie. Les principaux motifs — scènes mythologiques, la panthère s'abreuvant d'un vase renversé, les lions en ronde bosse ou en bas-relief, les griffons, les dauphins, les bucranes à guirlandes, — sont absents. En échange, la vigne et le lierre sont des éléments décoratifs plus fréquents qu'à Savaria. Pourtant les portraits, surtout les bustes, pénètrent jusqu'aux bouches du Danube et deviennent une mode.

Cette utile publication est complétée par le catalogue, soigneusement rédigé, où les inscriptions retrouvent leur place adéquate. Enfin, il faut souligner l'excellente qualité de l'illustration, complète et claire.

Maria Alexandrescu-Vianu

HOMMAGES À MARCEL RENARD, édités par Jacqueline Bibauw (Collection Latomus, n^{os} 101—102—103). Bruxelles, 1969. Trois volumes, respectivement de XXVIII—812 p. + 13 pl., XXVIII—868 p. + 35 pl., XXVIII—694 + 253 pl. hors texte.

Les bibliographes ont beau protester contre la multiplication des ouvrages miscellanés, difficiles à dépouiller et plus difficiles encore à classer, les recueils *ad honorem* vont bon train. Non seulement leur nombre ne fait que croître, dans un monde où les savants — et même les bons savants — sont plus nombreux que jamais, mais leurs proportions aussi tendent à s'amplifier, au point que, de simples volumes, les *Mélanges* ou *Hommages* publiés ces derniers temps sont en train de se transformer en de véritables « bibliothèques ».

L'éditeur de Latomus et de la Collection Latomus y est pour quelque chose, puisque, après avoir offert en 1957 à Waldemar Déonna un *Hommage* de 540 pages et, en 1960, à Léon Herrmann, un autre de 804 pages in 8^o, il n'hésitait pas à préparer en 1962 des *Hommages*

à Albert Grenier qui en comptent 1 665 ! Son exemple a été suivi par Raymond Chevallier, honorant André Piganiol par trois volumes de *Mélanges* parus en 1966 et ne comptant pas moins de 1 772 pages, si bien qu'après ces belles performances il n'était que normal qu'en 1969 les *Hommages à Marcel Renard* totalisassent à peu près 2 500 pages !

Quoi qu'on puisse penser de ces manifestations d'amitié tant soit peu bruyante, il est certain que nous n'avons pas encore tout vu. D'Allemagne on nous fait parvenir des nouvelles encore plus étonnantes, au point que — si nos informations s'avèrent exactes — nous tiendrions, avec les 9 volumes du recueil *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, dédié à Joseph Vogt, sinon un record absolu en fait de publication hommagiale,